

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr^t)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue DROUOT
à l'HOTEL DU « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT
FondateurRÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr^t)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	15 »	30 »	60 »
Départements	18 75	37 50	75 »
Union postale	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

La vraie figure de Leconte de Lisle : JEAN DORNIS.
La Vie de Paris : La rue et le monument : LUCIEN DESCAVES.
La situation de M. Stolypine : RAYMOND RECOULY.
L'agitation syndicaliste : Les postiers : ANDRÉ NÈDE.
Chez Mesdames de France : CH. DAUZATS.
Les conférences de la polyclinique Henri de Rothschild : H. B.
Mlle Juliette Adam à la Société des Gens de lettres : ANDRÉ NÈDE.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
La mystérieuse aventure de la rue Bolivar : GEORGES GRISON.
Les frivolités de la Mode : GHENYA.
Impressions de ballet russe : ROBERT BRUSSEL.
Feuilleton : Le Trust : PAUL ADAM.

LA VRAIE FIGURE

DE

Leconte de Lisle

Demain paraît, sous le titre *Essai sur Leconte de Lisle*, un livre de Jean Dornis qui est appelé à un grand succès littéraire. L'auteur, en nous communiquant une lettre inédite du poète, a bien voulu dire aux lecteurs du *Figaro* quels furent son but et sa méthode en écrivant ce volume.

Il y a, dans la vie littéraire d'un génie, des heures mélancoliques où des hommes, que notre gratitude s'était habituée à considérer comme de vrais Immortels, se prennent soudain par la main et quittent la scène du monde. Leur départ nous plonge dans une obscurité plus pesante ; on dirait que les étoiles d'une constellation viennent de s'éteindre en laissant, sur le fond de la nuit, une place vide.

Tel est le cas de cette précieuse phalange de poètes qui se enorgueillissaient du titre de « Parnassiens ». Voici que dans le tombeau où, le premier, Leconte de Lisle est descendu, viennent d'entrer, comme en une théorie, Coppée, Sully Prudhomme, Méral, Camille Mendès.

La minute n'est pas venue de parler des derniers d'entre ces disparus. Longtemps après qu'une pierre eût descendu au fond de l'étagère la soucoupe de la chute continue d'agiter les roseaux. Ainsi de l'évanouissement et les passions remuèrent les âmes ; il faut laisser s'apaiser ces trissons de survie, avant que d'apporter des paroles d'admiration, de critique, de justice.

Leconte de Lisle a vécu assez longtemps pour voir s'atténuer la vivacité des polémiques littéraires, historiques, politiques et philosophiques, qui s'étaient engagées sur son nom et autour de son œuvre. La justice a commencé pour lui, de son vivant, entre l'heure où l'Académie qui, d'abord l'avait repoussé, l'a appelé à soi et le moment où ses yeux se sont fermés sur une vision rayonnante de la vie, de la beauté du monde, des chances de l'au-delà.

Il a vu poindre l'aurore de sa gloire perpétuelle.

Ceux qui l'ont acclamé dans cette dernière phase de sa carrière et qui ont entouré de respect sa majestueuse vieillesse, s'élèvent, alors, de l'avoir si longtemps méconnu, en tous les cas si peu connu.

En effet, Leconte de Lisle s'était imposé, comme une discipline, l'obligation de dissimuler sa personne derrière ses poèmes. Ses contemporains l'avaient pris au mot. Mais à cette heure où son œuvre était achevée, et où nul soupçon de verbe pour cette basse sorte de renommée que donne la réclame, ne pouvait plus l'effleurer, il comprit que ceux qui le chérissaient ne consentiraient pas toujours à demeurer silencieux.

On lui fit valoir que sa vie, la formation d'un esprit comme le sien, appartenait désormais à l'histoire de la poésie. On lui représenta que, évolutionniste qu'il était, en matière de philosophie, il ne devait point empêcher que l'art apportât, aux jeunes générations d'artistes, comme un exemple salutaire, le récit de sa vocation poétique, l'analyse des étapes de sa sensibilité, de sa foi, de son rêve, de sa science, de toutes les émotions par lesquelles il avait passé, avant que d'encastrer lui-même sa pensée dans une définitive formule.

A supposer qu'une biographie de ce magnifique esprit dut se produire après que les regards de l'auteur de *Dies Ira* se seraient détournés des apparences de ce monde, une piété exacte avait le devoir de s'adresser à Leconte de Lisle lui-même pour lui demander d'après quelles méthodes il convenait qu'on lui rendit témoignage.

Il se laissa persuader. De cette affectueuse concession à des préoccupations qui lui devenaient chères sortit cette lettre dans laquelle on peut dire que Leconte de Lisle a tracé le plan du livre où, un jour, les intentions de son cœur et de son esprit seraient révélées :

« ... En me demandant avec tant de bonté des notes personnelles pour l'étude littéraire que vous voulez bien entreprendre, vous m'embarrassez beaucoup, je l'avoue... Il est toujours délicat de parler de soi avec toute la modestie désirable, et bien que je ne sois pas de ceux qui s'illusionnent volontiers sur eux-mêmes, j'éprouve une certaine appréhension dès qu'il s'agit de me mettre en scène. Cependant, le peu que je

puisse vous dire étant presque impersonnel, je m'empresse de tenir la promesse que je vous ai faite. Ceci pourrait s'intituler : *Comment la poésie s'éveille dans l'esprit et le cœur d'un enfant de quinze ans*.

« C'est, tout d'abord, grâce au hasard heureux d'être né dans un pays merveilleusement beau et à moitié sauvage, riche de végétations étranges, sous un ciel éblouissant, et surtout grâce à cet éternel premier amour, fait de désirs vagues et de timidités délicieuses. Cette sensibilité naissante d'un cœur et d'un corps vierges, attendrie par le sentiment inné de la nature, a suffi pour créer le poète que je suis devenu, si peu qu'il soit.

« La solitude d'une jeunesse privée de sympathies intellectuelles, l'immensité et la plainte incessante de la mer, le calme splendide de nos nuits, les rêves d'un cœur gonflé de tendresse, forcément silencieuse, ont fait croire longtemps que j'étais indifférent et même étranger aux émotions que tous ont plus ou moins ressenties quand, au contraire, j'éloignais du besoin de me répandre en larmes passionnées. J'en ai versé plus tard, en sachant moi-même que les femmes nous plaignent volontiers des peines que d'autres femmes nous font endurer et jouissent de celles qu'elles-mêmes nous infligent...

« Que vous dirai-je de plus à propos de moi ? Développez ces quelques lignes, usez de mes notes et vous écrivez une page psychologique que je serai reconnaissant et fier d'avoir suscitée... »

LECONTE DE LISLE.

Un *Essai sur Leconte de Lisle* qui aspire à dégager, de son œuvre et de sa vie, la véritable histoire de sa pensée, ne devait pas se proposer une autre méthode que celle qui est indiquée dans cette lettre, par le poète lui-même.

Elle se résume en quelques mots : on ne peut concevoir l'étude du caractère d'un homme — particulièrement d'un artiste — en dehors des influences qui ont contribué à le former. De même, faut-il que l'on cherche, avec précision, quelle influence cet artiste, — un jour maître de sa poétique et de sa pensée propre — a exercée sur la poétique et sur la pensée de ses contemporains.

Lorsque, guidé par ce fil conducteur, on traverse la succession des poèmes et des pages critiques où, à son insu, Leconte de Lisle s'est raconté, on fait plus d'une découverte.

Et tout d'abord on s'avise que les hérédités bretonnes, l'idéal celtique, ont, chez le poète, dominé de toutes les façons, cette autre influence accidentelle, que, d'un seul mot on peut dénommer « créole ».

On comprend que, s'il aime l'Inde, à cause de sa forêt vierge et parce que sa sève débordante, remet l'homme à son plan dans la création, il chérit la Grèce, en réaction de cette passion d'indiscipline, pour la satisfaction complémentaire qu'elle apporte à un cerveau d'artiste, en faisant triompher, aux dépens du tumulte de la vie, l'idée, toute intellectuelle, de l'ordre.

On aperçoit que, derrière son masque d'impassibilité, ce poète a été un des plus frissonnants, un des plus sensibles, un des plus passionnés parmi ses contemporains.

On démontre que le goût de l'action tint dans la vie de ce dilettante d'art une place presque égale à celle de la poésie.

On découvre — comme en écartant des buissons on dévoilerait des fleurs — que, dans son œuvre d'apparence impersonnelle, il a caché les confidences les plus directes, les plus précises sur les tourments que lui causèrent toutes les sensibilités, en particulier sa tendresse passionnée pour la femme.

On devine que la ferveur d'iconoclaste avec laquelle il s'attaqua aux formules religieuses, s'attacha comme un drapeau d'école la négation totale, lui laissa finalement dans le cœur « le doute du doute ».

On voit que le positivisme qu'il voulait paraître n'eût pas de préoccupation plus persistante que la curiosité angoissée des origines et des fins de l'homme.

Ainsi, tout ce qui s'accumula de légendes autour de la figure de Leconte de Lisle se dissipe.

À la clarté de ses propres aveux, cet inhumain apparaît merveilleusement humain. Il intéresse davantage quand on connaît les supplices que lui imposa l'amour. Les tourments de pensée, par lesquels il a passé avec une splendeur bonne foi, contraignent au respect ceux mêmes que ses conclusions désolent. Les passionnés de politique et d'action sont forcés de le réclamer pour un des leurs. Les artistes, chercheurs d'absolu, doivent s'avouer que, pour se rapprocher de leur idéal, il leur faut marcher dans ces chemins qu'il ouvrit pour eux.

L'homme semblait de marbre : il est tout nerf, toute chair, toute souffrance. Son ciel jetait l'ironie ; il confesse lui-même : « J'ai pleuré comme je pleure, c'est-à-dire à étouffer. » On l'affirmait indifférent à ce qui n'était pas sa gloire propre : on s'aperçoit qu'il aime tout un peuple de disciples d'une affection plus que paternelle, et qu'il n'est jamais las de soutenir des relations de lettres avec ceux en qui il a distingué quelque reflet de l'éclat sacré. Leur succès est son succès, leurs souffrances le font souffrir. Il a, vis-à-vis d'eux, les sévérités d'un chef de tribu qui ne permet aucune défaillance à ceux qui, autour de lui, portent les armes.

Sa passion de beauté, de vérité est si violente qu'elle éclaire, comme un phare, ceux qui se remuent dans son rayonnement.

On l'adore d'un culte qui ressemble à de l'amour, un mot de lui, une signature au bas d'un portrait, un souvenir transmis dans une lettre, sont devenus une nourriture ambrosienne, pour une phalange d'hommes et de jeunes hom-

mes, que la volonté de la perfection tourmente.

Cette dévotion d'une élite de la pensée fut, aux yeux de Leconte de Lisle, la récompense et la vraie consécration de son génie.

En proclamant, par son exemple, que, pour les poètes de toutes les écoles, de tous les temps, les chances de perfection tiennent entre l'observation aiguë de la vie et un attachement supérieur aux lois de la raison, il tenta de formuler le Décalogue auquel devraient se reporter, désormais, ceux qui souhaiteraient d'aller à la Beauté par le chemin de la Poésie.

Comment, après cela, ne point songer à offrir aux jeunes poètes de France des pages où le maître serait reflété dans sa vie et dans son œuvre, dans ses sécurités et dans ses contradictions, dans le rayonnement définitif de cette Beauté et de cette Vérité que, toute sa vie, il a recherchées, au travers de sa conscience et de sa raison — si humaines et si sur-humaines ?

Jean Dornis.

LA VIE DE PARIS

La Rue et le Monument

On a inauguré dimanche la statue de Jules Verne.

Nous avons encore, en perspective, c'est bien le cas de le dire, quelques beaux monuments commémoratifs. Une douzaine pour le moins, au nombre desquels ceux de Beethoven, de Berthelot, de Barbey d'Aurevilly, d'Alfred de Vigny, de Villiers de L'Isle-Adam, de François Coppée, de Victorien Sardou, de Catulle Mendès, d'Adam Mickiewicz, de Sully Prudhomme...

Des souscriptions sont ouvertes où je ne doute pas que l'argent n'afflue ; des comités se forment, dont le zèle nous promet, à bref délai, le retour parmi nous des hommes que nous avons connus, admirés, aimés.

Grâce à ce zèle empressé, mourir n'est réellement plus, pour eux, que partir un peu. Assurés de revenir bientôt, en bronze, en marbre, en plaques émaillées, au coin des rues, ils nous disent : A revoir !... Ils s'absentent. Un beau jour prochain, nous les retrouverons sur une place publique ou dans un jardin, comme si nous les avions quittés la veille ; nous serons sincères en louant leur bonne mine, leur air rayonnant, et nous nous étonnerons seulement qu'il ait pris fantaisie à quelques-uns d'entre eux de faire porter leur fauteuil dehors, pour nous recevoir.

Les séparations, autrefois, étaient plus longues. Elles étaient même, généralement, définitives. On pouvait dire : adieu ! à l'homme illustre que l'on accompagnait à sa dernière demeure. Si vite qu'allassent les morts, ils n'allaient pas aussi vite qu'il présente. Il leur fallait plus de deux ou trois ans pour faire le tour de l'autre monde. Quand le sculpteur les en ramenait pour les glorifier, leurs contemporains avaient presque tous disparu. Une génération ne se rendait pas justice à elle-même en honorant ses hommes distingués : elle laissait ce soin aux générations suivantes, qui s'en acquittaient bien ou mal, tôt ou tard.

Un plus long stage enfin était imposé aux candidats à l'immortalité.

Nous n'avons pas supprimé le stage, mais nous en avons abrégé la durée. Nous n'avons pas plutôt fermé les yeux à nos amis d'élite, à nos maîtres regrettés, que nous songeons à les leur rouvrir à perpétuité. Et la première chose à faire pour cela est que le nom du défunt soit donné à une rue. Le monument est au bout. Je veux dire que pour les hommes célèbres qui ont déjà « leur rue », on peut regarder la formation d'un comité comme une inscription au tableau d'avancement et l'inauguration de leur monument comme une promotion. Aussi interdire-t-on presque toujours pour la rue, auprès du Conseil municipal, avant de lui demander un emplacement pour la statue. Il est bien difficile de refuser l'un, quand on a accordé l'autre.

Un moyen de gagner du temps serait de commencer soi-même les démarches. Quant à se promener dans la rue à laquelle on a servi de parrain, c'est là une bonne fortune assez rare et non exempte d'inconvénients, d'ailleurs.

On sait, en effet, l'aventure de ce grand peintre à qui une délégation d'administrateurs vint annoncer un jour, grâce à leurs instances, une rue de Paris allait porter son nom.

Le grand peintre remercia, mais froidement. Les délégués s'étaient retirés, lorsqu'un lui demanda pourquoi il ne montrait pas plus de joie et il répondit :

« Vous ne comprenez donc pas que c'est fait exprès pour m'empêcher d'avoir mon boulevard ! »

On a raison d'épargner le plus possible aux vivants ces contrariétés, ces blessures d'amour-propre qui laissent les morts bien indifférents. Ils prennent la rue qu'on leur propose, fut-elle au faubourg, près des fortifications. La plus belle ville du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Il paraît que le Conseil municipal, cette année même, manqua de rues nouvelles pour répondre à toutes les demandes. Il faut se contenter d'un assortiment restreint, on bien attendre. Mais l'attente n'est pas sans dangers... Si le nombre des rues disponibles, l'année prochaine, augmentait, la liste des postulants se sera, d'autre part, allongée. Mieux vaut décidément tenir une petite rue, que courir après le boulevard.

Quoi qu'il en soit, la plaque bleue et le monument ou le simple buste, considérés comme signes commémoratifs, ne produisent pas du tout sur moi la même impression. C'est la forme de l'hommage la moins artistique, la moins représentative, qui m'émeut le plus profondément. Lorsque je lève les yeux et que je déchiffre, sur une petite plaque indicatrice, certains noms chers à mon esprit ou à mon cœur : Elisée Reclus, Barbey d'Aurevilly, Villiers de L'Isle-Adam, Flaubert, Alphonse Daudet, Goncourt, Jules Vallès... j'en ai pour une demi-heure à rêver... ce qui ne m'arrive jamais devant la statue de tel ou tel maître que j'ai approché vivant.

Je traversais, l'autre jour, la rue des Pyrénées, dans la vingtaine arrondissement, et

c'est ainsi que je découvris la rue Villiers-de-L'Isle-Adam. Elle s'appelait autrefois rue des Partants et j'ai souvenir, étant enfant, de l'avoir gravie entre deux haies de jardins en fleurs au printemps. Elle allait vers la campagne, la petite banlieue d'alors, c'est-à-dire, cette délicieuse rue de la Chine, telle que l'a fixée dans ma mémoire un croquis parisien de Huysmans.

Eh ! bien, le paysage, mis promenant et mes yeux, il y a quarante ans, tout palissait, tout s'évanouissait devant l'image de Villiers de L'Isle-Adam qui m'apparaissait soudainement. Huysmans lui-même, à travers la rue de la Chine, me ramenait à l'auteur des *Contes cruels* et de *L'Éve futur*... Je les revois tous les deux, vers 1887, autour de la table qui réunissait, chaque dimanche, rue de Sévres, les plus intimes amis de Huysmans. Je les revois encore, chez moi, un inoubliable soir de 14 juillet, où Villiers fit jaillir du piano un feu d'artifice incomparable !

Alors, peu importe, en vérité, la petite rue escarpée et retirée à laquelle on a donné son nom ! Autant celle-là qu'une autre. Excusez-moi, malaisée, perdue même, peut-être convient-elle mieux, somme toute, à la physiologie de Villiers, qu'une rue au cœur de Paris ou qu'un froid boulevard. Si changée qu'elle soit aujourd'hui, l'ancienne rue des Partants retient encore quelque chose de ses charmes en soi. Mais quand même elle serait dénuée en fait de tout prestige, de toute séduction, n'aurait-elle pas pour moi le visage de Villiers, puisqu'il suffit d'une appellation pour le faire surgir ?

La plupart des grandes figures littéraires de la fin du siècle dernier ne sont pas, d'ailleurs, beaucoup mieux partagées que ne le fut Villiers. L'une est à Montrouge, l'autre à Charonne, les autres... je ne sais où !... Mais je le saurai. Je les apercevrai un jour, tout à coup, au détour d'une rue, comme j'ai fait la rencontre de Villiers de L'Isle-Adam au moment où j'y pensais le moins.

Et j'en éprouverais une émotion plus vive que si le chemin m'était barré par une statue s'efforçant de ressusciter, trait par trait, un éternel absent !

Pour ses proches, ses amis, pour nous qui l'avons connu, le bronze et le marbre, en effet, sont impuissants à traduire les dehors, voix, gestes, attitudes, par lesquels il nous captivait.

Villiers, en possession de sa rue, aura bientôt, lui aussi, son monument. Et Barbey d'Aurevilly, Coppée, Sardou, auront pareillement le leur. Et je ne reconnaitrais sans doute aucun des causeurs d'élite, aucun des hommes qu'ils furent, dans les effigies, pourtant ressemblantes, qu'on nous montrera d'eux. Le sculpteur aura beau les concevoir familiers, accablés, penchés sur nous, nous leur attribuerons vite le même caractère impersonnel, général, qu'à Shakespeare ou qu'à Racine, — et nous passerons auprès d'eux sans les regarder. Ceux assez naturelle après tout. Notre sensibilité demande aux monuments, bustes ou statues de contemporains, un sujet d'exaltation étranger à leur programme. Les modèles sont encore trop près de nous pour que nous ne cherchions pas une palpitation où l'artiste n'a pu mettre qu'une forme. Mais nos arrière-neveux, dégagés de ces influences, ne verront que l'hommage au talent, au génie, dans les marbres publics que nous leur léguons, et ils les adoreront comme nous-mêmes nous en avons adopté tant d'autres, devant lesquels, aujourd'hui, notre cœur n'est pas davantage touché.

Lucien Descaves.

Échos

La Température

La journée d'hier à Paris, sans être absolument désagréable, a été loin d'être aussi belle que l'ont été les précédentes, que nous nous plaissions à signaler la semaine dernière. Aujourd'hui, le ciel est chargé de gros nuages, d'un aspect menaçant ; en outre, le vent, qui souffle du nord-nord-est avec une certaine force, refroidit sensiblement l'atmosphère ; et, enfin, le thermomètre continue à baisser sur la région, où l'on a observé hier, aux premières heures de la journée, à Paris et en banlieue, des minima de 5° à 7°.

Vers sept heures du matin le thermomètre marquait 9° au-dessus de zéro et 17° à cinq heures du soir ; la pression barométrique accusait à midi 760^{mm}. Une zone de basses pressions s'étendait hier du sud-ouest au nord-est du continent avec des minima de 755^{mm}.

Des pluies sont tombées sur le centre et le sud de l'Europe ; en France, des orages ont éclaté dans la moitié sud et il a plu à Clermont, à Toulon, à Perpignan, à Biarritz et à Rochefort.

La température s'est abaissée sur nos régions exceptées dans l'est.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 8° à Dunkerque, à Lorient, à Nantes et à Belfort, 9° à Boulogne et à Cherbourg, 10° à Brast, à Ouessant, à Rochefort, au Mans, à Limoges, à Charleville et à Nancy, 11° à Clermont, à Lyon et à Marseille, 12° à Besançon, à Cap-Bern, à Perpignan et à Cotte, 13° à Bordeaux, à Toulouse et à Biarritz, 14° à Orléans, 15° à Alger.

En France, des ondes sont probables sur la moitié sud.

(La température du 10 mai 1908 était, à Paris : 15° au-dessus de zéro le matin et 21° l'après-midi ; baromètre : 760^{mm} ; journée très chaude.)

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Saint-Ouen. — Gagnants du *Figaro* :

Prix du Marbré : Le Citadin ; Samsam.
Prix de la Maladetta : Falsacappa ; Nourrice.
Prix du Taiton : Clarence III ; Mirage II.
Prix du Mont-Perdu : Jim Crow ; Taidoun.
Prix Verdi : Calomel ; Reporter.
Prix du Tourmalet : Nourrice ; M^{re} Boniface.

A Travers Paris

Le comité qui s'est formé pour élever un monument à Victorien Sardou s'est réuni hier lundi, à dix heures du matin, à la Société des auteurs, 12, rue Henner, sous la présidence de M. Paul Hervieu.

M. André Messager ayant très gra-

vement mis l'Opéra, en son nom et en celui de M. Broussan, à la disposition du comité, celui-ci a décidé qu'une grande représentation y serait donnée le 3 juin. Le comité a immédiatement commencé d'élaborer un programme qui sera digne de tous points du grand dramaturge dont on veut glorifier la mémoire.

Révolution.

Le conseil de l'ordre des avocats à la Cour de Paris vient de prendre un arrêté aux termes duquel il est, à l'avenir, permis aux membres du barreau parisien d'indiquer, comme on le voit, sur leur papier à lettres : 1° leurs nom et prénoms ; 2° leur profession d'avocat ; 3° leur adresse ; 4° leur numéro de téléphone.

Mais le conseil s'est énergiquement refusé à autoriser les membres du barreau parisien à indiquer, sur leur papier à lettres, leurs heures de consultation. Il lui a paru sans doute que c'était été la non plus du modernisme, mais du commercialisme.

BILLET

à M. le ministre des finances

Je me garderais bien d'exprimer, monsieur le ministre, une opinion, quelle qu'elle soit, sur les discours que vous avez prononcé dimanche ; c'est de la politique, et la politique ne me regarde pas. Cependant, j'ai le droit de me plaindre à vous de quelque chose : à propos de politique, vous avez « lancé » un adjectif ; un petit adjectif très laid, que jamais ne connurent ni l'Académie, ni Bescherelle, ni Littré, ni même Larousse.

C'est associatif. Vous avez parlé du mouvement associatif. L'horrible chose ! En quel manuel électoral ou sur quelle affiche comuniste, monsieur le ministre, avez-vous péché ce mot-là ?

Il n'y a rien de plus déplaisant qu'un néologisme dont on n'a pas absolument besoin. Dans la vieille et auguste famille des mots, les nouveaux venus ne sont tolérables qu'à la condition d'être nécessaires. Avions-nous besoin d'associatif ?

J'aurais aimé, à la rigueur, qu'un ministre de l'Instruction publique, grand maître de l'Université, s'offrit le luxe d'une telle invention. Mais un ministre des finances ! et un ministre des finances qui a déjà sur la conscience l'impôt sur le revenu !

Monsieur Caillaux, chambardiez nos budgets, si tel est votre métier, mais du moins laissez en paix la langue française !... — S.

Demain, à l'hôtel Drouot — entrée par la rue de la Grange-Batelière, — s'ouvrira l'exposition particulière de feu T. Broet. On y verra des tableaux, dont un très beau Decamps et un portrait de la Du Barry par Drouais, des meubles des meilleurs faiseurs du dix-huitième siècle, des faïences et des porcelaines, des bronzes, des émaux de Limoges du seizième siècle et une curieuse suite de trois tapisseries anciennes d'Aubusson.

La vente aura lieu le 14 mai, sous la direction de M^{re} P. Lemoine et Lair-Dubreuil, assistés des experts Paulme et Lasquin. Jeudi, l'exposition sera publique.

Les Parisiennes, spirituellement fidèles à ces « Roses d'Orsay » qui donnent l'illusion absolue du parfum naturel de la Rose France, seront flattées d'apprendre que S. M. Edouard VII, arbitre incontesté de toutes les élégances, vient d'apporter aux produits raffinés de la nouvelle maison de la rue de la Paix une suprême consécration.

Le roi d'Angleterre a fait emplette, en effet, avant son départ, de « l'Extrait de Roses d'Orsay » et du « Muguet d'Orsay », ces parfums exquisement parisiens, qu'une faveur royale rend dignes désormais de la prédilection mondiale.

Les nouvelles modes du printemps commencent à paraître ; vous porterez, mesdames, des chapeaux de paille à bords étroits, mais dont le fond sera plus volumineux que jamais, et des toilettes Directoire, à manches longues et décolletées.

Pour souligner la blancheur et la pureté des lignes d'un cou délicat, rien ne pourra avoir plus de succès qu'un collier de perles.

C'est ce qui explique la vogue chaque jour grandissante des nouvelles perles scientifiques Tecla, exposées dans les salons de la maison Tecla, rue de la Paix. Ces perles sont dignes de rivaliser, par leur beauté, la pureté de leur orient et leur durée, avec les perles véritables dont elles possèdent toutes les qualités ; elles ont en plus, d'autre part, le précieux avantage de coûter beaucoup moins cher.

En effet, dans ce temple du goût ont été réunies les dernières créations de la maison Tecla, et tout ce que Paris peut compter de mondaines raffinées, est ravi, car les bijoux Tecla, toujours garnis de vrais diamants, sont de véritables œuvres d'art, en or ou en platine ; les modèles spécialement dessinés et établis en vue de la mode nouvelle par les habiles joailliers sont les plus délicieux qu'on puisse imaginer.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner du succès extraordinaire que remportent auprès de toutes les femmes vraiment élégantes les bijoux et les perles Tecla.

Les Maitres du dix-neuvième siècle.

L'extraordinaire faveur dont jouissent parmi nous, depuis quelques années, les peintres du dix-huitième siècle français saute aux yeux. Elle ne s'explique que par une seule cause : l'époque d'ignorance et de recherche qui a vu naître, grandir et s'éteindre des génies si divers, époque qui doit au moins avoir à nos yeux ce particulier mérite d'être la nôtre et de refléter, comme telle, nos goûts, nos ambitions, notre idéal... C'est ce qu'a fort bien compris M. Georges Petit en

ouvrant au public dans ses galeries de la rue de Sèze la splendide exposition qui constitue une véritable leçon d'histoire de l'art français, entre 1830 et 1900, puisqu'elle va de Corot et de Delacroix à Claude Monet et Albert Besnard, de l'école de 1830, dite « école de Barbizon », à l'école impressionniste. Corot, Delacroix, Decamps, Isabey, Diaz, Charles Jacque, Cazin, Ziem, Fromentin, Bastien-Lepage, Jules Breton, Jongkind, Monet, Sisley et Besnard y sont représentés par des œuvres de premier ordre. C'est donc, dans toute l'extension du terme, une réunion des maîtres du dix-neuvième siècle. L'exposition sera ouverte pendant quinze jours seulement, digne réplique à celle des Cent Portraits du dix-huitième siècle, dont elle égalera sans doute le succès.

L'exposition du Costume, qui vient de s'ouvrir au musée des Arts décoratifs, a montré à toutes les Parisiennes comment s'habillaient les élégantes d'autrefois. Si celles-ci avaient pu revivre un instant le jour de l'inauguration, elles auraient été certainement émerveillées à la vue des délicieuses créations de la maison Amicy, de la rue Royale, que portent les élégantes d'aujourd'hui et avec elles auraient défilé que vraiment le chapeau Amicy embellit.

Le Moulin-Rouge n'a pas désempilé depuis la rentrée de Mayol ; l'incomparable chanteur ne dit pas moins de douze chansons chaque soir et toutes sont frénétiquement applaudies et bissées. — Mayol paraît à dix heures précises au cours de la Revue nouvelle.

Hors Paris

De Tanger :

« Une nouvelle qui sera certainement accueillie, en particulier dans le monde de l'industrie et du commerce, avec le plus vif plaisir : l'administration des Télégraphes du Maroc, dont le directeur est M. Popp, porte à la connaissance du public que le minimum de la taxe de 5 francs par télégramme exigé pour le service intérieur du Maroc sera aboli à partir

ner d'accord avec la Douma : c'est dans une application loyale et honnête de la Constitution qu'il a toujours cherché sa voie. Mais cela seul, à vrai dire, le rend parfaitement désirable aux yeux des conservateurs outranciers qui ne voient qu'une chose : détruire la Constitution et revenir aux pures traditions de l'absolutisme intégral. C'est ce que le Douma, si sage, si docile d'instinct, ne veut à aucun prix entendre parler de droits parlementaires et de libertés constitutionnelles. Ces mots-là exhalent pour eux une abominable odeur d'hérésie ; ils représentent des idées, des coutumes dont, à leur sens, la Sainte Russie n'a que faire.

Ces métaphysiciens de l'autorité ne songent pas, une minute, aux difficultés innombrables qui ont assailli M. Stolypine, aussitôt qu'il a eu pris le pouvoir. Il ne s'agit pas alors de discuter sur le tempérament slave et de prouver, avec plus ou moins de subtilité, que ce qui convient aux Occidentaux ne peut qu'être mauvais pour les Russes. Le problème à résoudre était autrement malaisé : il fallait au plus tôt rétablir l'ordre partout ébranlé, lutter vigoureusement contre les révolutionnaires, dont l'audace ne connaissait plus de bornes, préparer de nouvelles élections pour remplacer la première Douma dissoute ; trouver un remède au mal agraire qui ravageait les campagnes, purifier l'administration, restaurer les finances, réorganiser la marine et l'armée que la guerre de Mandchourie avait mises en si piteux état.

Telle était la tâche effrayante à laquelle M. Stolypine avait le devoir de faire face : il y donna toute son énergie, il y sacrifia son existence ; la bombe des révolutionnaires éclata dans sa villa de l'île des Apothicaires, blessa grièvement ses deux enfants et marqua le tour.

Je me trouvais en Russie à cette époque ; je sais combien la situation intérieure paraissait critique, presque désespérée. Je sais aussi quelle confiance tous les amis de l'ordre mettaient en M. Stolypine.

La suite des événements montre assez que cette confiance ne fut pas déplacée : le gouvernement réussit à rétablir la paix intérieure ; à l'extérieur, il sut conclure avec l'Angleterre cotacord qui a exercé et exercera, dans le champ de la politique générale, de si bienfaisants résultats.

Tout cela compte assez peu sans doute pour des adversaires obstinés ; mais rien ne prouve que le souverain éclairé soit disposé à l'oublier si rapidement et à se séparer de son ministre. Il a refusé de prendre aucune décision, tant que M. Stolypine ne serait pas présent. C'est au cours d'une audience qui a eu lieu hier, que l'empereur paraissait devoir faire définitivement connaître son avis.

Mais, quel que soit cet avis, il va sans dire que la politique étrangère de la Russie n'en sera nullement affectée. Quelques journaux ont insinué que le triomphe des réactionnaires constituerait un triomphe pour l'Allemagne et marquerait une orientation nouvelle de la diplomatie russe. Ce sont là des insinuations sans fondement ; l'alliance franco-russe n'est pas à la merci d'un changement de cabinet. Dire et croire cela, ce serait faire injure, au bon sens et à la loyauté des hommes qui dirigent les destinées de la Russie !

Raymond Recouly.

Voici sur cet incident les dépêches reçues dans la soirée :

Saint-Petersbourg, 10 mai.

Au cours de la séance du Conseil de l'Empire, le secrétaire de l'Empire a annoncé que le projet de loi, approuvé par la Douma et le Conseil de l'Empire, relatif au budget de l'état-major général de la marine, n'avait pas été ratifié par l'empereur.

Saint-Petersbourg, 10 mai.

M. Stolypine a été reçu ce soir à Tsarskoïe-Selo, au sujet du veto impérial opposé au bill relatif à la formation d'un état-major de la marine. Le bill avait été présenté par le gouvernement avec le consentement de l'empereur.

Il avait été adopté par la Douma ; mais les chefs des groupes réactionnaires, soutenus par de puissantes influences à la Cour et par M. Witte, profitèrent de la convalescence de M. Stolypine pour convaincre le Tsar que ce bill dissimulait une tentative pour porter atteinte à ses prérogatives.

Ces manœuvres ont été déjouées : l'adoption du bill dépend de l'audience de ce soir. On saura alors si Stolypine et ses principaux collègues conserveront le pouvoir ou si le régime réactionnaire sera rétabli avec toutes ses conséquences. (Agence Havas.)

Francfort, 10 mai.

On télégraphie de Saint-Petersbourg à la Gazette de Francfort que le Tsar, bien qu'il se soit refusé à ratifier le projet de loi relatif au budget de l'état-major de la marine, a ordonné à M. Stolypine de ne pas donner sa démission, que les ministres ont tenu conseil la nuit dernière et que le premier ministre fera connaître aujourd'hui sa décision définitive.

Le correspondant de la Gazette ajoute, d'après le Slovo, que M. Gorenkyine aurait été rappelé à Saint-Petersbourg et qu'il le comte Witte aurait déjà offert ses services pour le cas où M. Gorenkyine deviendrait président du Conseil.

Le Monde & la Ville

SALONS

— Le dimanche 16 mai, matinée musicale chez Mme Louis de Cazotte.

— Le mardi 18 mai, matinée musicale chez Mme Henri Gervex.

— Le samedi 22 mai, cotillon chez Mme Jacques Schneider née de Rouvre.

— Le lundi 7 juin, bal de cour et rose très restreint chez la princesse Edmond de Polignac.

— Très joli bal blanc et rose, avant-hier chez Mme Hély d'Orsay.

— Le cotillon était conduit par la comtesse François du Lart et Mme Hély d'Orsay avec M. André de Fouquières.

— Le marquis et la marquise de Ludre ont donné un dîner suivi d'une réception restreinte au cours de laquelle on a eu le plaisir d'entendre les élèves de la classe de violoncelle de M. Locb. Parmi les assistants :

Lady Fedorovna Bertie, due et duchesse de Noailles, comte et comtesse Joseph Potocki, Stanislas de Castellane, A. de Chabrilant, Bertrand de Mun, comtesse Tyszkiewicz, marquise de Pracomtal, Mmes O. Legrand, Jaumez, M. Jules Roche et Mlle Roche, vicomte de Castelnau, comte de Guichet, comtesse Primoli, de Castelnau, Hohenthal, MM. Schlumberger, Graham, Taigny, Léon Daudet, Adolphe Bonnard, prince de Beauvau, colonel Chabaud, etc.

— On a fait de la belle musique vendredi dernier chez Mme Tassart. On a beaucoup applaudi les œuvres d'un jeune compositeur

anglais, M. Raymond Rôze, fils de Mme Marie Rôze, l'inoubliable cantatrice et l'éminent professeur.

La maîtresse de la maison, une des plus exquises cantatrices mondaines, a dit à ravir l'« Ave Maria » de l'opéra *Jaumez d'Arc*, accompagnée par un chœur, composé des meilleurs élèves du Conservatoire.

— Musique et bridge, dimanche dernier, chez Mme Alfred Chazavet.

— Au programme artistique : Mlle Antonine Roussel, jeune diseuse de talent, dans *Le Paradis* de W. Chaumet ; M. Laurent-Lasson, baryton, dans l'air de *La Jolie fille de Perth* ; le marquis de l'Eglise, dans un *Conte Flamand* en vers de sa composition ; Mme Renée Danthesse dont le beau mezzo s'est affirmé dans plusieurs fragments de *Louise* et de *Werther*, ainsi que dans des mélodies de Reynaldo Hahn.

Dans l'assistance : Comtesse Rostaing de Pracontal et Mlle de Pracontal, princesse Brinda Jubbal, marquise de Matruel, comtesses de Kergour et de Geoffroy de Chabignac, baronne de Lauriston, marquis et marquise de l'Eglise, vicomte J. de Kergour et comtesse de Forrier de Félix, Mme de Chilly, M. Jules Bois, M. de Projélan, etc.

RENSEIGNEMENTS MONDIAUX

— M. Fallières a été hier à Versailles chez son gendre et sa fille, M. et Mme Jean Lanes, et est reparti pour Rambouillet à cinq heures et demie.

— S. A. I. la grande-duchesse Cyrille a mis au monde, avant-hier matin, une fille qui se porte à souhait ainsi que son auguste mère.

— L'infante Eulalie est partie hier par le Sud-Express pour se rendre à Madrid. Elle a été saluée à son départ de la gare d'Orsay par l'ambassadeur d'Espagne, la marquise del Muni et les notabilités de la colonie espagnole.

— Le prince et la princesse Kuni, membres de la famille impériale du Japon, sont attendus en France cette semaine.

La princesse, qui arrive directement du Japon, débarquera à Marseille le 12 courant et se rendra à Paris, où elle rejoindra son mari.

Le prince, qui a le grade de lieutenant dans l'armée nipponne, est en ce moment en Allemagne. Il a visité les établissements Krupp, et se propose de s'arrêter à Metz avant de se rendre à Paris.

— Le maharajah de Gooch-Behar, aide de camp honoraire du roi Edouard VII, venant de Bombay, est attendu avec sa suite à Paris, où il s'arrêtera quelques jours avant d'aller à Londres.

— Le maharajah de Baaratpur et le magi Saluba sont au Touquet pour une quinzaine de jours.

Leurs Altesses sont accompagnées de lady Sutherland, Mme Herbert, le colonel Herbert, le commandant Fisher, du bureau politique des Indes, et des officiers indiens Kunah Sing et Miriva Sing. La suite se compose de nombreux secrétaires et domestiques indous.

Leurs Altesses ont visité hier les phares du Touquet et ont ensuite exprimé le désir de voir de près le travail du dérochement des dunes à Paris-Plage, qui s'accomplit en ce moment. Le procédé d'enlever rapidement les dunes par les chemins de fer à voies étroites et la plantation des oyats les a vivement intéressés.

Avant de rentrer au Golf où ils habitent, le maharajah et le Magi se sont rendus au Concours hippique, où, en leur honneur, M. le Camus a fait passer de gros obstacles à quelques chevaux.

Le maharajah a exprimé le regret de ne pouvoir, pendant son séjour ici, jouer au polo, le terrain n'étant pas en état en cette saison.

— Mme Charles Max nous prie de démentir la note que les journaux ont publiée hier. C'est par erreur que son nom figure sur les affiches et le programme du Festival Beethoven, annoncé pour le 25 mai, à l'Opéra.

— On a d'assez mauvaises nouvelles de l'état de santé de M. Jacques Siegfried.

M. Jacques Siegfried est en ce moment au château de Langeais, en Touraine.

Il est le frère de l'ancien ministre, M. Jules Siegfried. Banquier, et très versé dans les questions d'économie commerciale, M. Jacques Siegfried est l'un des plus appréciés collaborateurs de la *Revue des Deux Mondes*, où nous espérons revoir bientôt sa signature.

— Le concert de charité au bénéfice de la Soupe populaire du seizième arrondissement, que nous avions annoncé, a eu lieu dimanche soir au Trocadéro, au milieu d'une assistance nombreuse et élégante.

Tout a été applaudi les chœurs de la Schola cantorum, dirigés par Vincent d'Indy, et qui se sont fait remarquer dans d'exquises chansons du seizième siècle ; Mlle Berthe Bovy, de la Comédie-Française, et Alice Tissot dans la *Charité*, prologue en vers de M. F. Georges ; Mlle Carlyle, de l'Opéra, qui a délicieusement interprété l'air d'*Alceste* et le duo de *Sigurd* avec M. Albani, de la Scala de Milan, un merveilleux ténor qui avait accepté de remplacer, au pied levé, M. Franz, de l'Opéra, indisposé ; Mme Carrie-Swain-Wisler, la délicieuse cantatrice mondaine, qui a dit à ravir des chansons anglaises et américaines ; Mlle Charles et M. Raymond, de l'Opéra, qui se sont fait acclamer dans des danses Henri IV et l'*Invitation à la valse* ; la charmante Mlle Meunier, de l'Opéra, qui dans *Season's Dance* a fait valoir tout son charme ; MM. Secretan, Portal et Piliot qui ont égayé la salle et M. Dailly qui a enchanté tout l'auditoire par son grand talent d'organiste.

La musique du 101^e régiment d'infanterie, supérieurement dirigée par son chef, M. Fouquet, a dignement complété ce programme de choix.

— Le dîner des Anciens élèves des collèges Saint-Vincent-de-Paul et Saint-Joseph, du Poitou, habitant la région parisienne, a eu lieu jeudi dernier dans un restaurant du Bois de Boulogne.

Parmi les convives : Marquis de Tschirnberg, baron de Tournemire, comte de Pittay, baron de Traversay, M. Roussier, comte R. de Moussey, vicomte P. de Traversay, L. de Poix, comtes O. de La Rochetou, de Laëglie, MM. du Vignaux, Gardel, de Baudouin, René de Montjou, Roger Lévêque, Chasse-loup de Chailly, G. de La Véronne, Constantin Jean Aymé, docteur de Clisson, baron de Montchenil, etc.

— Mme Madga Le Goff, la grande cantatrice domera, le samedi 15 mai, à la salle des Agriculteurs, un grand concert avec le gracieux concours de M. Joseph Hollmann, l'éminent violoncelliste, et M. Arturo Luzzati, l'excellent pianiste italien.

Mlle Madga Le Goff chantera des œuvres de Gluck, Schubert, Beethoven, Wagner, Henry Deutsch de la Meurthe et Duparc.

M. Luzzati jouera ses œuvres et des pages de Chopin, Schumann, Wagner, M. Joseph Hollmann fera entendre sa *Maïurka*, Aria de J.-S. Bach, et le *Cygne*, de Saint-Saëns.

— Le château du Palais de Croutelle, près Poitiers, appartenant au vicomte et à la vicomtesse Pierre de Coral, a été cambriolé l'avant-dernière nuit.

Les châtelains étant absents, on ignore les détails du vol.

— Les bruits alarmants répandus sur la santé du grand-duc de Luxembourg sont controuvés.

Paris a revêtu sa plus brillante parure pour recevoir ses hôtes habituels plus nombreux que jamais. Rien qu'à l'Élysée-Palace, l'affluence est extrême, et au dîner d'hier soir, toutes les tables étaient occupées par une assistance des plus brillantes. Reconnu :

Sir George et lady White, baron von Biechroder, capitaine Paul, comte de Montesquiou, baron de Bockers, M. de Nusselder et invités, Mme la générale Sabatier, etc., etc.

— Au programme du concert, dans le hall,

Mlle Marchand, miss Aline van Barentzen et Mlle Kaarl, chaleureusement applaudies.

CERCELES

— Recus hier comme membres permanents au Cercle de la rue Royale :

M. Roger de Beauregard, présenté par le vicomte L. de Lestrangé et le comte de Viel-Castel ; — Les comtes Thomas et Léopold d'Orsetti, présentés par le comte d'Orsetti et M. Van de Wynckele.

MARIAGES

— Hier a été bini, dans la plus stricte intimité, par suite d'un deuil récent, le mariage de Mlle Hélène de Machiels, fille du baron et de la baronne de Machiels, avec M. Alexandre de Biedermann, ingénieur des arts et manufactures.

— On vient de célébrer, au château de Nanthiac, dans le Nontronnais, le mariage de M. André Damons, ancien major de troupes coloniales, avec Mlle Blanche Devars. Le château de Nanthiac est un des plus jolis manoirs du Périgord. Un souvenir particulièrement charmant s'attache à son histoire. C'est là que la fille du chevalier d'Aydie et de la belle Aïsée épousa le comte de Nanthiac.

— Le baron Albert Leret d'Aubigny, ancien député, conseiller de la Sarthe, épousa prochainement Mlle Louise de Briche, fille du comte de Briche, ancien inspecteur des finances.

— On annonce les fiançailles : — Du comte Roland de Montichard, fils de la vicomtesse Louis de Montichard née de Fiers, avec Mlle Catherine d'Aligny, fille de la baronne d'Aligny née Menans ; — Du comte de Baglion de La Duffrie, fils du marquis de Baglion de La Duffrie, commandant de cavalerie, avec sa cousine Mlle Thérèse de Baglion de La Duffrie, fille du vicomte et de la vicomtesse Henri de Baglion de La Duffrie née de La Villardou ; — De M. Henri Le Marois, enseigne de vaisseau, fils de M. et Mme René Le Marois née de la Tournerie, avec Mlle Paule de Rodolphe de Porzie, fille de Mme de Rodolphe de Porzie née de Ferré de Peroux.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur, Le Figaro du 9 mai, à l'article « Mariages », annonce le mariage de M. de Montichard, lieutenant au 17^e bataillon d'artillerie, fils du marquis de Panisse-Passis et de la marquise née de Barbentane, avec Mlle Blanche de Négroni. Cette nouvelle est fautive de tous points. M. de Montichard est à peine âgé de six ans, il est capitaine d'artillerie, n'ayant pas encore fait son service militaire, et ne s'est pas encore marié. Le mariage annoncé est celui de Mlle Blanche de Négroni.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur, Le Figaro du 9 mai, à l'article « Mariages », annonce le mariage de M. de Montichard, lieutenant au 17^e bataillon d'artillerie, fils du marquis de Panisse-Passis et de la marquise née de Barbentane, avec Mlle Blanche de Négroni. Cette nouvelle est fautive de tous points. M. de Montichard est à peine âgé de six ans, il est capitaine d'artillerie, n'ayant pas encore fait son service militaire, et ne s'est pas encore marié. Le mariage annoncé est celui de Mlle Blanche de Négroni.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur, Le Figaro du 9 mai, à l'article « Mariages », annonce le mariage de M. de Montichard, lieutenant au 17^e bataillon d'artillerie, fils du marquis de Panisse-Passis et de la marquise née de Barbentane, avec Mlle Blanche de Négroni. Cette nouvelle est fautive de tous points. M. de Montichard est à peine âgé de six ans, il est capitaine d'artillerie, n'ayant pas encore fait son service militaire, et ne s'est pas encore marié. Le mariage annoncé est celui de Mlle Blanche de Négroni.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur, Le Figaro du 9 mai, à l'article « Mariages », annonce le mariage de M. de Montichard, lieutenant au 17^e bataillon d'artillerie, fils du marquis de Panisse-Passis et de la marquise née de Barbentane, avec Mlle Blanche de Négroni. Cette nouvelle est fautive de tous points. M. de Montichard est à peine âgé de six ans, il est capitaine d'artillerie, n'ayant pas encore fait son service militaire, et ne s'est pas encore marié. Le mariage annoncé est celui de Mlle Blanche de Négroni.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur, Le Figaro du 9 mai, à l'article « Mariages », annonce le mariage de M. de Montichard, lieutenant au 17^e bataillon d'artillerie, fils du marquis de Panisse-Passis et de la marquise née de Barbentane, avec Mlle Blanche de Négroni. Cette nouvelle est fautive de tous points. M. de Montichard est à peine âgé de six ans, il est capitaine d'artillerie, n'ayant pas encore fait son service militaire, et ne s'est pas encore marié. Le mariage annoncé est celui de Mlle Blanche de Négroni.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur, Le Figaro du 9 mai, à l'article « Mariages », annonce le mariage de M. de Montichard, lieutenant au 17^e bataillon d'artillerie, fils du marquis de Panisse-Passis et de la marquise née de Barbentane, avec Mlle Blanche de Négroni. Cette nouvelle est fautive de tous points. M. de Montichard est à peine âgé de six ans, il est capitaine d'artillerie, n'ayant pas encore fait son service militaire, et ne s'est pas encore marié. Le mariage annoncé est celui de Mlle Blanche de Négroni.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur, Le Figaro du 9 mai, à l'article « Mariages », annonce le mariage de M. de Montichard, lieutenant au 17^e bataillon d'artillerie, fils du marquis de Panisse-Passis et de la marquise née de Barbentane, avec Mlle Blanche de Négroni. Cette nouvelle est fautive de tous points. M. de Montichard est à peine âgé de six ans, il est capitaine d'artillerie, n'ayant pas encore fait son service militaire, et ne s'est pas encore marié. Le mariage annoncé est celui de Mlle Blanche de Négroni.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur, Le Figaro du 9 mai, à l'article « Mariages », annonce le mariage de M. de Montichard, lieutenant au 17^e bataillon d'artillerie, fils du marquis de Panisse-Passis et de la marquise née de Barbentane, avec Mlle Blanche de Négroni. Cette nouvelle est fautive de tous points. M. de Montichard est à peine âgé de six ans, il est capitaine d'artillerie, n'ayant pas encore fait son service militaire, et ne s'est pas encore marié. Le mariage annoncé est celui de Mlle Blanche de Négroni.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur, Le Figaro du 9 mai, à l'article « Mariages », annonce le mariage de M. de Montichard, lieutenant au 17^e bataillon d'artillerie, fils du marquis de Panisse-Passis et de la marquise née de Barbentane, avec Mlle Blanche de Négroni. Cette nouvelle est fautive de tous points. M. de Montichard est à peine âgé de six ans, il est capitaine d'artillerie, n'ayant pas encore fait son service militaire, et ne s'est pas encore marié. Le mariage annoncé est celui de Mlle Blanche de Négroni.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur, Le Figaro du 9 mai, à l'article « Mariages », annonce le mariage de M. de Montichard, lieutenant au 17^e bataillon d'artillerie, fils du marquis de Panisse-Passis et de la marquise née de Barbentane, avec Mlle Blanche de Négroni. Cette nouvelle est fautive de tous points. M. de Montichard est à peine âgé de six ans, il est capitaine d'artillerie, n'ayant pas encore fait son service militaire, et ne s'est pas encore marié. Le mariage annoncé est celui de Mlle Blanche de Négroni.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur, Le Figaro du 9 mai, à l'article « Mariages », annonce le mariage de M. de Montichard, lieutenant au 17^e bataillon d'artillerie, fils du marquis de Panisse-Passis et de la marquise née de Barbentane, avec Mlle Blanche de Négroni. Cette nouvelle est fautive de tous points. M. de Montichard est à peine âgé de six ans, il est capitaine d'artillerie, n'ayant pas encore fait son service militaire, et ne s'est pas encore marié. Le mariage annoncé est celui de Mlle Blanche de Négroni.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur, Le Figaro du 9 mai, à l'article « Mariages », annonce le mariage de M. de Montichard, lieutenant au 17^e bataillon d'artillerie, fils du marquis de Panisse-Passis et de la marquise née de Barbentane, avec Mlle Blanche de Négroni. Cette nouvelle est fautive de tous points. M. de Montichard est à peine âgé de six ans, il est capitaine d'artillerie, n'ayant pas encore fait son service militaire, et ne s'est pas encore marié. Le mariage annoncé est celui de Mlle Blanche de Négroni.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur, Le Figaro du 9 mai, à l'article « Mariages », annonce le mariage de M. de Montichard, lieutenant au 17^e bataillon d'artillerie, fils du marquis de Panisse-Passis et de la marquise née de Barbentane, avec Mlle Blanche de Négroni. Cette nouvelle est fautive de tous points. M. de Montichard est à peine âgé de six ans, il est capitaine d'artillerie, n'ayant pas encore fait son service militaire, et ne s'est pas encore marié. Le mariage annoncé est celui de Mlle Blanche de Négroni.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur, Le Figaro du 9 mai, à l'article « Mariages », annonce le mariage de M. de Montichard, lieutenant au 17^e bataillon d'artillerie, fils du marquis de Panisse-Passis et de la marquise née de Barbentane, avec Mlle Blanche de Négroni. Cette nouvelle est fautive de tous points. M. de Montichard est à peine âgé de six ans, il est capitaine d'artillerie, n'ayant pas encore fait son service militaire, et ne s'est pas encore marié. Le mariage annoncé est celui de Mlle Blanche de Négroni.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur, Le Figaro du 9 mai, à l'article « Mariages », annonce le mariage de M. de Montichard, lieutenant au 17^e bataillon d'artillerie, fils du marquis de Panisse-Passis et de la marquise née de Barbentane, avec Mlle Blanche de Négroni. Cette nouvelle est fautive de tous points. M. de Montichard est à peine âgé de six ans, il est capitaine d'artillerie, n'ayant pas encore fait son service militaire, et ne s'est pas encore marié. Le mariage annoncé est celui de Mlle Blanche de Négroni.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur, Le Figaro du 9 mai, à l'article « Mariages », annonce le mariage de M. de Montichard, lieutenant au 17^e bataillon d'artillerie, fils du marquis de Panisse-Passis et de la marquise née de Barbentane, avec Mlle Blanche de Négroni. Cette nouvelle est fautive de tous points. M. de Montichard est à peine âgé de six ans, il est capitaine d'artillerie, n'ayant pas encore fait son service militaire, et ne s'est pas encore marié. Le mariage annoncé est celui de Mlle Blanche de Négroni.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur, Le Figaro du 9 mai, à l'article « Mariages », annonce le mariage de M. de Montichard, lieutenant au 17^e bataillon d'artillerie, fils du marquis de Panisse-Passis et de la marquise née de Barbentane, avec Mlle Blanche de Négroni. Cette nouvelle est fautive de tous points. M. de Montichard est à peine âgé de six ans, il est capitaine d'artillerie, n'ayant pas encore fait son service militaire, et ne s'est pas encore marié. Le mariage annoncé est celui de Mlle Blanche de Négroni.

l'intention d'organiser un soulèvement en Albanie et de marcher sur Salonique, à la tête des Albanais, pour délivrer son père.

Constantinople, 10 mai.

Suivant un télégramme du gouverneur d'Adana, il y aurait eu dans toute cette province 1,455 Arméniens tués et 382 blessés, alors que les musulmans auraient bien plus souffert et auraient eu 1,924 tués et 533 blessés. La sincérité de ce télégramme est mise en doute ; on voit à une manœuvre pour justifier les arrestations d'Arméniens et les poursuites actuelles.

La crise du Bloc allemand

Berlin, 10 mai.

Les conservateurs ont adressé au chancelier un ultimatum : il n'a qu'à se retirer si des raisons personnelles l'empêchent de travailler avec le centre catholique.

La *Vossische Zeitung*, commentant cet ultimatum, s'en réjouit et ajoute que la faiblesse et l'indécision du gouvernement lui font perdre son prestige et met en défiance les masses. — BONNEFON.

Au Maroc

Madrid, 10 mai.

Le ministre d'Etat a déclaré qu'il n'avait pas encore été officiellement informé de l'échec de la mission de M. Merry del Val à Fez, mais que le Conseil des ministres avait déjà envisagé l'attitude qu'il y aurait lieu de prendre au cas où la rupture des négociations et les prétentions du Sultan seraient confirmées.

Le ministre a ajouté que l'on n'avait même pas pensé à une démonstration militaire de l'Espagne dans le Rif.

Au ministère des affaires étrangères on dément le reste, qu'il y ait eu rupture des négociations. On dit que, suivant son habitude, Moulay-Hafid répondit affirmativement aux demandes simples, mais qu'il n'en fut plus de même lorsqu'on lui parla de questions de haute importance. Il répondit alors par des phrases évasives, prétendant que, pour le moment, ces questions offraient des difficultés. C'est, écrit-on, exactement ce qui s'est passé lors de l'ambassade de M. Ragnault.

Cette nouvelle est fautive de tous points. Moulay-Hafid ne trouve dans une situation semblable à celle de la France.

La traversée de l'Atlantique en ballon

Boston, 10 mai.

Le professeur Henry H. Clayton, qui a donné récemment sa démission de météorologiste à l'observatoire de Blue-Hill, se propose d'aller de Boston en Europe en ballon, en utilisant les observations qu'il a recueillies depuis seize ans sur la direction des vents des courants aériens. Comme expérience préliminaire, il se rendra de San-Francisco à la côte de l'Atlantique. Son ballon aura une capacité de 200,000 mètres cubes, et il espère traverser l'Atlantique en se servant des courants qui, d'après ses observations, soufflent de l'Est d'une manière constante à une hauteur de 2000 mètres environ au-dessus de la terre. Le professeur Clayton compte réussir cette traversée sensationnelle en trois ou quatre jours. Par mesure de précaution, il aura un canot attaché à la nacelle. (New York Herald.)

En Perse

Le ministre de Perse à Paris, a reçu la dépêche suivante de son gouvernement :

Par décret du Schah, le nouveau cabinet a été constitué comme suit :

Secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères et la présidence provisoire du Conseil, les autres ministres sont : M. Firman-Firmani, ministre de l'Intérieur, prince Firman-Firmani ; M. Mouchir-ed-Daoulah, ministre de la Guerre, Mustel-el-Mamalek ; M. Motamin-el-Molk ; M. Vekas, communications et mines, Mohandis-el-Mamalek ; M. Postes et télégraphes, Mokher-ed-Daoulah.

sant ainsi un conflit personnel dans une question aussi grave, les agents français s'alignent les dernières sympathies, non seulement en France, mais partout à l'étranger.

Et M. Zolitsch a ajouté : « Quoique nous renoncions nullement à la lutte en vue de soutenir nos intérêts, nous ne songerons jamais, nous, fonctionnaires allemands des postes, à recourir à la grève comme moyen d'agitation, même pas comme *ultima ratio*. »

Dans les Chemins de Fer

Une grève est-elle à craindre ?

La redoutable agitation qu'il y a présentement dans les services publics, la prétention qu'affichent nos fonctionnaires de se syndiquer, enfin tout le trouble de l'heure actuelle donne à redouter une contagion générale du mauvais esprit que nous voyons sévir chez les postiers.

Une des grèves les plus terribles serait assurément une grève des chemins de fer : elle entraverait la vie commerciale et industrielle de ce pays ; elle mettrait en péril, éventuellement, la défense nationale. Faut-il la craindre ? Nous ne le croyons pas ; et notre opinion résulte d'informations précises.

Le syndicat national des chemins de fer ne groupe que 48.000 agents sur un total de trois cent mille, — c'est-à-dire moins du sixième de la totalité des employés que les compagnies ont à leur service.

Faut-il penser que l'absence de ces 48.000 agents mettrait les compagnies dans l'impossibilité d'assurer le service des trains ? Non ; et cela, non seulement à cause du petit nombre des vides qui se produiraient, mais encore en vertu d'une autre circonstance très importante et qu'il convient de noter. Les 48.000 agents des chemins de fer qui ont adhéré au syndicat appartiennent, pour la plupart, à des services qui n'intéressent pas directement le transport. Ce sont, presque tous, des ouvriers des ateliers, des poseurs de la voie et des camionneurs. On ne trouve, pour ainsi dire, pas dans le syndicat de mécaniciens, ni de chauffeurs, ni d'agents des trains, ni d'aiguilleurs, ni d'employés des gares. De sorte qu'en l'absence même des grévistes, les trains continueraient de marcher.

Dans le nombre des 48.000 syndiqués, il y a des agents d'Algérie, de Tunisie et de Corse. Mais, en admettant même qu'ils se missent tous en grève, leur service serait assuré. Quant aux quelques agents des trains qui se mettraient en grève, on les remplacerait très facilement.

Le syndicat des chemins de fer le sait à merveille. Et c'est pour cela, ce n'est pas pour une autre raison, qu'il ne désire pas la grève ; il la sait à peu près impossible et, en tout cas, si peu redoutable pour les compagnies qu'elle serait pour les grévistes un échec assuré.

Certes, il n'y a point à se le dissimuler, si le syndicat croyait la grève possible, — il la ferait. Mais il se rappelle l'échec lamentable de la tentative de 1898. Cette tentative a eu pour résultat immédiat de briser les entreprises du syndicat et d'en empêcher le recrutement périlleux.

Le référendum auquel le syndicat prétend aujourd'hui recourir n'est, en somme, qu'un procédé d'attribution. Mais, si même il aboutissait à la grève, on ne doit pas oublier que l'immense majorité des « cheminots » est fidèlement attachée à ses devoirs professionnels et n'a pas la moindre envie de se mettre en grève : ces bons employés suffiraient à assurer le service.

Ce n'est pas dans les compagnies de chemins de fer que réside aujourd'hui le péril syndical, mais bien dans les administrations de l'Etat, — dans toutes ses administrations. Et, si quelque jour les chemins de fer de l'Etat se trouvaient par là contaminés, — ce ne serait qu'un argument nouveau contre la mainmise de l'Etat sur les chemins de fer, qui, administrés par les compagnies particulières, fonctionnent très régulièrement.

André Nède.

Chez Mesdames de France

M. Pierre de Nolhac, poursuivant avec son dévoué collaborateur, M. Pératé, la tâche si intéressante qu'il s'est imposée de restaurer Versailles, ouvre aujourd'hui, au rez-de-chaussée du château, trois nouvelles salles : les appartements de Mesdames de France, filles de Louis XV.

Et il avait convié les Amis de Versailles, dont le concours lui est très précieux, à les inaugurer hier avec lui.

Parmi ces visiteurs :

Duc et duchesse de Fenezans, M. Edouard Deltail, le nouveau président des Amis de Versailles, élu en remplacement de Victorien Sardou ; comte et comtesse Jean de Castellane, duchesse d'Albafra, marquise d'Anglesy, comtesse d'Hautville, M. et Mme Godillot, marquis de Jacourt, M. et Mme de Marignan, comte Boni de Castellano, M. Fournier-Sarcello, vicomte et vicomtesse du Jon, MM. Georges Pinot, Charles Cambefort, Eugène Tardieu, de Mianille, baron et baronne Despatys, M. et Mme Philippe de Villemorin, comte Du Chaffault, M. et Mme de la Brunière, comtesse Pastre, MM. Berardi, Mimaui, Tillaye, comte de Saint-Seine, M. et Mme Raoul Mallot, M. et Mme Aignan, M. et Mme Darcy, etc., etc.

Dans le salon d'Hercule, où il a d'abord souhaité la bienvenue à ses hôtes, M. de Nolhac a dit, en une causerie très applaudie, pourquoi notre temps est si fier de Versailles et comment à un si long dédain a succédé l'admiration universelle. Ce résultat, il l'attribue au goût croissant du public pour les études historiques ; et il est de fait que nulle part l'évocation historique ne s'affirme avec plus de puissance et d'intérêt qu'à Versailles, qui, par surcroît, présente toutes les caractéristiques du génie français : la grandeur, l'équilibre et la mesure.

La visite a commencé vers quatre heures. En traversant les appartements du Roi et de la Reine, on a beaucoup goûté les installations des Gobelins que M. Dujardin-Beaumetz a fait récemment placer. Dans les appartements du Dauphin, quelques nouveaux tableaux

revenus de l'exil de l'Attique ou d'un exil plus lointain encore : le Louis XV à cheval de Vanloo, un ambassadeur ottoman d'Aved, le délicieux portrait de Marie Leszinska par Nattier, découvert au lycée de Versailles par M. Pératé, un autre Louis XV, armé en guerre, de Vanloo encore ; et puis un tableau d'actualité, Mme Dubarry prenant son café, que vient de lui offrir le nègre Zamor ; et le maréchal de Gontaut-Biron en paoon, don du marquis de Biron ; trois petits portraits de Vanloo, le duc de Provence (Louis XVI), le comte de Provence et le comte d'Artois, enfants ; deux grands tableaux de Casanova, offerts par le comte de Saint-Priest, etc., etc.

Les appartements de Mesdames de France, où l'on arrive enfin, étaient, sous Louis XIV, « l'appartement des bains ».

De leur splendeur première ils ont conservé de magnifiques boiseries sculptées.

La cuve de porphyre qui en occupait le centre — et qui est aujourd'hui la propriété du comte Robert de Montesquiou, — avait depuis longtemps disparu de cet appartement, alors que s'y installèrent, sous Louis XVI, Madame Adélaïde et Madame Victoire, dont on a vu les portraits à d'autres âges, par Belle et Nattier, dans les salles précédentes, et qui sont ici représentés à l'âge des cheveux blancs, par Mme Labille-Guyard ; la première, en costume de cour et complétant un médaillon aux têtes superposées de Louis XV, de Marie Leszinska et du Dauphin ; la seconde, en robe mauve, apportant des fleurs sur l'autel d'une statue de la Fidélité.

On remarque surtout ici un comble d'Angivillier, par Roslin ; Louis XVI en grand costume royal, par Callet ; deux curieux tableaux d'Hubert Robert, montrant le parc de Versailles en 1775, au moment de l'aménagement du jardin d'Apollon et du Tapis vert ; un délicieux médaillon de marbre : Marie-Antoinette, par Pajon, 1774 ; la Reine et ses enfants, par Mme Vigée Lebrun ; Madame Infante, par Mme Labille-Guyard ; un très amusant Daubigny, par lui-même, provenant de la collection Muhlbacher ; le Dauphin et Madame Royale, par Mme Vigée Lebrun ; Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon, duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe, par la même ; le duc d'Enghien, par Schilly ; Cagliostro, par Legay, etc., etc.

Toutes ces peintures, présentées dans des cadres magnifiques, qu'on a pu commander grâce à une large libéralité de M. Gordon Bennett, rendent à ces salles beaucoup de leur splendeur et un peu de leur vie d'autrefois ; et on saura gré à M. P. de Nolhac de son nouvel et heureux effort.

Ch. Dauzats.

Autour de la politique

Le Conseil des ministres

En dehors de la question des employés des postes et télégraphes, le Conseil, des ministres s'est occupé des divers projets relatifs aux associations de fonctionnaires soumis à la Chambre.

Il a décidé qu'il y avait lieu de mettre aussitôt que possible à l'ordre du jour de cette assemblée, la discussion du projet de loi sur les associations de fonctionnaires dont le rapport est prêt depuis longtemps.

La délibération sur ce projet permettrait de régler sans retard la question des grèves des fonctionnaires.

Quant à la question du statut des fonctionnaires, le gouvernement estime qu'elle doit être traitée séparément.

Il prépare un projet de loi à ce sujet dont il saluera bientôt la Chambre.

Le président du Conseil et le garde des sceaux se rendront à la commission parlementaire d'administration générale pour lui faire une communication en ce sens.

Enfin le Conseil a décidé qu'il y avait lieu de nommer une commission interministérielle chargée de centraliser l'action des divers services concernant le maintien des perspectives monumentales de Paris.

Actuellement les services dépendent de trois ministères, intérieur, finances et beaux-arts et de la préfecture de la Seine, et agissent isolément, sans concert préalable, les uns au point de vue de la voirie, les autres au point de vue de la propriété du domaine, les autres au point de vue des monuments historiques.

En coordonnant l'action de ces services, on aurait mieux assuré la conservation et la beauté de la capitale. On confiera à la commission qui va être nommée dans ce but le soin d'examiner si l'on ne pourrait pas classer certaines rues et certaines places comme on classe des monuments.

Il est juste de rappeler que cette mesure fut réclamée par le Conseil municipal de Paris, lors de la discussion des propositions de MM. Chassaing-Goyon et Emile Massard tendant à la nomination d'une commission extra-municipale. Cette commission, MM. Chassaing-Goyon et Massard la voulaient composée de conseillers, mais aussi d'artistes, d'architectes, d'hommes de lettres et de Parisiens de Paris.

Auguste Avril.

LES

Conférences de la polyclinique

HENRI DE ROTHSCHILD

Hier, à cinq heures, on inaugurait, à la polyclinique de la rue Marcadet la série des conférences médicales qui s'y feront pendant le semestre d'été, et le professeur Dieulafoy s'était chargé de la première causerie.

Devant un public extrêmement nombreux où l'on comptait beaucoup de dames des plus élégantes, il a parlé pendant cinq grands quarts d'heure, et il a su tenir sous le charme de son verbe admirable un pareil auditoire, en traitant un sujet plutôt austère, à savoir : *De la valeur des cultures du sang pour le diagnostic des maladies infectieuses*.

Il a débuté par un charmant éloge de son élève, le docteur Henri de Rothschild, de sa noble ardeur à faire le bien et à cultiver la science. Il a célébré justement cette belle polyclinique, où l'on donne tous les ans 150.000 consultations gratuites avec dons de médicaments, où la bibliothèque réunit 15.000 volumes, où chaque service est aux mains d'un médecin ou d'un chirurgien de grand mérite.

Puis M. Dieulafoy, avec une bonne grâce et une aisance incomparables, a initié l'auditoire aux mystères de la culture du staphylocoque, du streptocoque, du bacille d'Eberth, voire du gonocoque, alors qu'ils passent dans le sang

et déterminent de ces grandes infections générales dont le diagnostic serait, sans les méthodes nouvelles de laboratoire, difficile et même impossible. Il a terminé sa causerie en racontant, en termes pleins d'élévation et d'enthousiasme éloquent, comment le génie de Pasteur inventa la méthode de vaccination pour le charbon et pour la rage.

Il est beau de voir comment le professeur Dieulafoy, qui ne reçoit point au berceau ces notions de bactériologie, venues au jour alors qu'il était déjà passé maître, a su les comprendre, les adopter, et pousser ses élèves dans la bonne voie. N'oublions pas que les Chantemesse, les Vidal, et bien d'autres encore, se sont formés à son école, et qu'à l'heure actuelle son enseignement demeure l'un des plus actifs, l'un des plus jeunes, et si j'ose dire, l'un des plus « dans le mouvement » de notre école médicale.

H. B.

Les Stérilisateurs Lepage

EN LOCATION

Depuis cette année, pour permettre aux familles modestes l'emploi bienfaisant du Stérilisateur Lepage, il est possible de louer le filtre complet avec son tonneau en verre, plomberie d'installation comprise, au prix de 6 francs par mois ; l'appareil peut être racheté dans les trois premiers mois de location en déduisant les mois échus.

Ainsi grandira le succès de ces ingénieux appareils qui, branchés sur la conduite d'eau des offices, portent l'eau à 100° à l'aide d'une veilleuse de gaz, la rafraîchissant, l'aérant, et donnant, au sortir même du stérilisateur, une eau parfaitement stérilisée et agréable au goût. Plus de 10.000 stérilisateurs sont en fonctionnement à Paris. Paris, 67, boulevard Haussmann.

JOURNAUX ET REVUES

Les syndicats illégaux

Le syndicat professionnel que les postiers viennent de constituer est illégal. Le *Temps* l'établit de la façon la plus nette.

En 1905, quand la gauche de l'Association générale des sous-agents prétendit former un syndicat, les chefs de ce groupement ne voulurent pas se lancer dans une folle aventure. Ils consultèrent divers hommes politiques et des juristes sur la question de savoir si un tel syndicat serait légal. Même, ils demandèrent l'avis du ministre d'alors, M. Dubief.

Sauf de très rares exceptions, hommes politiques et juristes s'accordèrent à déclarer qu'un syndicat de fonctionnaires ne pouvait être qu'illégal. Et voici notamment la réponse de M. Dubief :

« Il ressort nettement pour le gouvernement l'impossibilité de reconnaître semblable groupement comme légal ; seuls, peuvent se syndiquer les ouvriers, les employés, les industriels et les employés des services nettement commerciaux de l'Etat, à l'exclusion de tout fonctionnaire. »

Eh ! bien, les employés des postes, télégraphes et téléphones sont des fonctionnaires, — « puisqu'ils jouissent des retraites prévues pour les fonctionnaires par la loi de 1853. »

On objecte à cela qu'en 1894 le ministre Casimir-Perier fut renversé par la Chambre, parce qu'il s'opposait à la « syndicalisation des agents des chemins de fer de l'Etat ». Mais les agents des chemins de fer de l'Etat sont retraités dans des conditions tout à fait particulières ; ils ne sont pas placés sous le régime de la loi de 1853, qui n'est applicable qu'aux seuls fonctionnaires. De sorte que l'objection n'est pas valable.

Le 27 juin 1885, la Cour de cassation a décidé que la loi de 1884 était réservée aux ouvriers et patrons de l'industrie privée.

Le 26 octobre 1903, la Cour d'appel de Paris refusa le droit syndical aux éboueurs de la ville, parce que leur service n'est pas de nature « industrielle ou commerciale ».

Ce n'est pas tout. Mais, à défaut de cette juste interprétation de la loi de 1884, il y a les articles 123 et 126 du Code pénal, qui répriment la coalition de fonctionnaires.

Il est vrai que, tous ces temps-ci, quand les agents des postes, télégraphes et téléphones ont fait mine de se syndiquer, le gouvernement n'a pas utilisé contre eux les articles 123 et 126 du Code pénal... Le gouvernement a eu tort, voilà tout. Et cette nonchalance gouvernementale ne transforme pas la loi.

André Beaunier.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

L'Humanité, sous la signature de M. Jaures :

Les postiers et la Chambre.

C'est aujourd'hui que s'ouvre devant la Chambre le débat sur les postiers. C'est aujourd'hui que la Chambre dira si elle approuve les poursuites dirigées par le droit d'opinion dans des conditions sans précédent. C'est aujourd'hui que elle dira si le gouvernement a le droit de frapper des agents qui le rappellent au respect de sa parole. Elle dira si les fonctionnaires sont criminels d'avoir écouté, en se syndiquant, les appels que leur adressait M. Viviani, et si elle désavoue l'intervin de droit syndical comme le définit en 1901 M. Barthou. Elle dira si elle veut assumer devant le suffrage universel, tous les jours, plus scruté et plus irrité, l'odieuse d'une politique sans franchise, sans rectitude, sans idéal.

La Lanterne :

La situation confuse où nous sommes ne saurait se prolonger ; nous ne pouvons rester sous la perpétuelle menace d'une grève, qui jetterait dans la vie économique du pays le plus regrettable désordre. La solution du conflit s'impose — elle s'impose dans le délai le plus bref.

Sans préjuger de la décision de la Chambre, nous avons le droit de dire qu'elle ne peut être contraire au bon sens. Elle s'efforcera donc de donner satisfaction aux revendications professionnelles raisonnables des agents des P.T.T., mais elle se prononcera une fois de plus contre la coalition concertée des serviteurs de la République et si, demain les fonctionnaires obéissent leur devoir et méconnaissent le vœu des représentants de la nation, ils deviendront les seuls responsables d'un état d'anarchie qu'il serait impossible de tolérer.

Le Radical :

Les discours que M. Caillaux vient de prononcer à Aix sont une excellente préface aux déclarations qui seront certainement faites à la tribune aujourd'hui. M. Caillaux est considéré comme le radical le plus avancé du cabinet. Son projet d'impôt sur le revenu, tel qu'il avait été conçu

par lui, est la pour le démontrer. Quoi qu'il en soit, M. Caillaux a fait à Aix, autant sur le syndicalisme des fonctionnaires que sur le syndicalisme industriel, coalitions d'employés ou coalitions d'intérêts particuliers, des déclarations fort intéressantes.

ECHOS & NOUVELLES

Le Petit Journal :

A propos des P. T. T.

Le comité fédéral a pris toutes ses dispositions pour rester en contact continu avec les groupements de province. Alors que le public et le gouvernement ne pourront correspondre, ni télégraphiquement ni téléphoniquement, avec la province et l'étranger, le comité fédéral, lui, communiquera avec qui bon lui semblera.

Ce sera là l'un des côtés les plus typiques de la grève.

Le Petit Parisien :

Il y a quelques jours les étudiants en médecine d'Alger et de Montpellier, appuyés par leurs professeurs, s'élevaient violemment contre les dépenses de baccalauréat accordées par trop facilement à un grand nombre de leurs camarades.

Un peu partout maintenant les étudiants en médecine se plaignent de ces faveurs, et des meetings à Paris et ailleurs vont avoir lieu.

A l'association corporative des étudiants, on cite de nombreux exemples de favoritisme. On ajoute :

Aucun élément politique n'entre dans nos revendications. C'est une question purement corporative que nous nous posons.

M^{me} JULIETTE ADAM

A la Société des Gens de lettres

Hier a eu lieu le banquet de la Société des Gens de lettres, dont la présidence avait été offerte à Mme Adam. Le nom de la vaillante Française avait attiré une assistance des plus nombreuses, et plus de cent convives se pressaient autour d'elle.

Au dessert, M. Georges Lecomte, le président de la Société, a souhaité la bienvenue à la présidente du banquet, et il l'a fait avec cette éloquence et cette bonne humeur qui donnent tant de savoir à ses discours.

Après avoir rappelé que ses confrères étaient heureux de fêter le cinquantième anniversaire de son entrée dans la société, il a tracé un tableau de l'existence si active, si pleine de nobles initiatives de Mme Adam, et il a terminé par ce joli couplet, qui fut couvert d'applaudissements :

Ceux qui connaissent bien notre pays retrouvent en votre sourire, ô il y a tant de douceur, d'esprit, de rêve, de tendresse, de claire intelligence, le sourire même de la France ; dans votre raison si ferme, sous la plus charmante bonhomie de gaieté et d'enthousiasme, la raison de la France ; dans votre exquise bonne grâce qui prouve la merveilleuse jeunesse de votre cœur, le charme et le cœur généreux de la France.

C'est à cause de toutes les forces d'amour que vous avez dépensées pour de nobles idées, c'est à cause de toutes les forces d'amour qui rayonnent encore en votre grand cœur que vous êtes ici, comme partout, tant aimée.

Mme Daniel Lesueur a pris ensuite la parole.

Dans son spirituel et éloquent discours, elle n'eut garde d'oublier la victoire que le féminisme a remportée dans sa personne à la Société des gens de lettres, puisqu'elle est la première femme qui ait siégé dans le comité, — au défaut de Mme Adam qu'on y voulait porter, il y a neuf ans, et qui s'est refusée à cet honneur dans la crainte de ne pouvoir exactement remplir tous les devoirs que cet honneur lui eût imposés.

M. Michel Pelletier, l'éminent avocat, président du conseil judiciaire, a ensuite prononcé une brillante improvisation. Enfin la présidente du banquet a terminé la série des toasts et dit avec une joie émue des paroles charmantes :

« Joyeux, le droit de se raconter, ces vieux jours, je les aime, parce qu'ils ont peu à peu éclairés les jeunes esprits personnels et politiques, qu'ils ont grandi les bonheurs intimes par les enfants. »

Les enfants ! Les siens qu'on idolâtre et ceux qu'on adopte, ceux qu'on épaula, qui deviennent grands, les fils des Lettres ! Voilà qui fait la vieillesse infiniment douce et sereine.

Il est venu un moment dans ma vie où tout ce que j'avais pu recevoir de dons, où tout ce que mes maîtres paternels m'avaient enseigné, où cet infini de la littérature qui me paraissait le monde dans les siècles des siècles, m'est apparu comme un néant : le jour de l'inspiration créatrice.

Je ne me suis plus sentie qu'une obscure Française en possession d'une seule puissance : la défense farouche de ce qui était son bien, de ce qui avait reçu de sa race : les atavismes, la langue, le caractère, l'être tout entier, la défense farouche de la Patrie française...

Le banquet s'est terminé par la complainte obligée du chansonnier Henry Bugnot sur les nouveaux membres du comité, et la note gaie succédant à la note émue a fait de ce dîner la plus charmante de ces réunions confraternelles.

André Nède.

La Vogue du Costume tailleur

Le costume tailleur est la robe de saison qui a le plus d'adeptes. Aussi, les Parisiennes vont en foule chez Ayme, le tailleur du 11, boulevard Malesherbes, où elles savent trouver dans les salons de son entresol de ravissants modèles de costumes classiques d'une grande pureté de coupe ; jaquettes droites aux lignes harmonieuses, aux revers allongés, recouverts de satin de différentes nuances, au prix très raisonnable de 150 francs, sans préjudice d'autres modèles plus habillés d'après-midi.

LA JOURNÉE

Obsèques : Mme Gustave Brosselin, inspecteur général des ponts et chaussées, en retraite (Saint-Augustin, 10 heures). — M. Remon (Saint-Honoré d'Eylau, midi).

Régulier : Service solennel de bout de l'an pour le repos de l'âme de M. Emile Keller, comte romain, ancien député du Haut-Rhin (Saint-Stulpice).

Assemblée générale : La Société générale d'éducation et d'enseignement, assemblée annuelle, sous la présidence de Mgr Amette, archevêque de Paris (184, boulevard Saint-Germain, 5 heures).

La bienfaisance : L'Office central des Œuvres de bienfaisance : Audition de fragments de l'Or du Rhin (salle Gaveau, 8 h. 1/4). — Exposition de travaux artistiques exécutés par les Françaises Missionnaires à Marie et leurs jeunes élèves au profit de leurs confrères de la Glacière et des Missions (salle de la Société d'Horticulture). — Exposition et vente des dentelles et broderies au point ancien de l'œuvre italienne l'« Emilia Ars »,

deuxième journée (Galeries des Champs-Élysées, de 9 heures du matin à 6 heures).

Réunions : Grand meeting des agents, sous-agents et ouvriers des postes, télégraphes et téléphones. — Réunion publique organisée par la Ligue des Droits de l'homme, sous la présidence de M. Francis de Pressensé ; ordre du jour : les récentes révocations des employés des postes (Tivoli-Vauxhall, 8 heures).

Informations

Conférence. — M. Maurice Barrès, de l'Académie française, donnera le mercredi 19 mai, à 2 h. 1/2 de l'après-midi, salle de la Société de géographie, 184, boulevard Saint-Germain, une conférence sur Pascal, au bénéfice de la Ligue des patriotes.

Les cartes se trouvent aux bureaux du *Drappeur*, 2, rue de Valenciennes, chez M. Chanteleux, 43, rue des Quatre-Vents, et à la salle de Géographie.

Les Nymphéas de Claude Monet. — M. Clémenceau, président du Conseil, est allé hier après midi, chez Durand-Ruel, visiter l'exposition des « nymphéas et paysages d'eau » de Claude Monet. Il est resté fort longtemps à admirer ces tableaux ; il en connaissait quelques-uns, qu'il avait vus à Giverny chez l'artiste, avec qui il est très lié.

Pour Jeanne d'Arc. — A l'occasion des fêtes organisées par l'archevêque de Paris en l'honneur de Jeanne d'Arc, le comité directeur de l'Action libérale invite ses adhérents à pavoiser leurs maisons les 14, 15 et 16 mai et à illuminer le 16.

Allaitement maternel. — Hier a eu lieu, sous la présidence de M. Paul Strauss, sénateur, membre de l'Académie de médecine, président du conseil supérieur de l'Assistance publique, l'assemblée générale de l'Œuvre de l'allaitement maternel et des réfugiés-ouvriers pour femmes enceintes.

En un discours net et précis, le sénateur Paul Strauss a retracé les immenses services rendus à la cause de la maternité douloureuse par cette œuvre fondée et organisée de toutes pièces par Mme Béquet de Vienne, et ses paroles ont été soulignées d'une approbation unanime.

Après la clôture de la séance, un grand nombre de visiteurs ont parcouru l'établissement, refuge et dispensaire de la rue Jean-Baptiste-Dumas, sous la conduite de Mme la générale Azais, présidente du comité et des dames patronnesses, et ont admiré les différents services de ce centre de préservation sociale, où les mères en détresse peuvent abriter leur misère et éviter un travail meurtrier.

Un nouveau phaéton-landulet-limousine. — C'est une véritable trouvaille que l'on peut voir chez Belvallette et Co, les carrossiers de la rue Duret. Cette voiture aux proportions spacieuses peut être rapidement découverte ou fermée même par une dame.

UNE PROTESTATION

De la Chambre syndicale des Marchands de Journaux

Les libraires et marchands de journaux, par l'organe de leur Chambre syndicale, viennent de protester auprès du Parlement et des pouvoirs publics, contre les mesures auxquelles ils se trouvent exposés aujourd'hui dans leur commerce.

Ils expriment notamment le vœu qu'un règlementation de la vente des publications intervienne pour « qu'en aucun cas les vendeurs de journaux ne puissent être inquiétés pour la vente de numéros non condamnés et vendus sous la seule responsabilité des auteurs ou gérants. »

LA MYSTÉRIEUSE AVENTURE

DE LA RUE BOLIVAR

On commence à être fixé sur les origines et les phases du drame de la rue Bolivar. Il s'agit bien, comme on l'avait supposé, d'une affaire politique ou plutôt policière.

Le prétendu Michel Witkov, interrogé par M. Ducasse, juge au petit Parquet, a reconnu s'appeler Mowska-Rips et être Polonais. Il ne nie pas avoir voulu tuer, ou tout au moins grièvement blesser le colonel « afin de se venger, dit-il, de l'ignominie dans laquelle le policier l'a plongé en le ravalant. Lui, social-démocrate, au rôle de délateur. » Il veut, dans la publicité des débats, « dévoiler aux yeux du monde entier les procédés dont il a été victime. »

Voici ce qu'il raconte : « J'étais ingénieur agronome dans les environs de Moscou. Bien que je n'eusse pris part à aucun complot, à aucun mouvement, on vint une nuit me cueillir dans mon domicile et, par mesure administrative, on m'emmena en Sibirie. Le colonel me fit proposer de le servir, me promettant en échange la liberté. J'acceptai et on me fit revenir à Varsovie. Là, je dus me mêler aux agissements des conspirateurs, afin de pouvoir fournir les renseignements qu'on exigeait de moi. »

« Mais on trouvait que je n'en donnais pas assez. On me reprochait de manquer de zèle. J'étais alors à Varsovie. Apprenant que le colonel était à Nice, en convalescence à la suite d'un coup de feu reçu dans le bras, je partis et j'allai le trouver. Je lui offris de lui dénoncer un complot qui s'ourdissait contre l'Empereur. Il accepta avec joie. Mais je lui déclarai alors que je ne pourrais lui dire tout ce que j'avais vu à Paris ou voir diverses personnes mêlées à l'affaire. »

« Il y a quelques jours le colonel arriva à Paris. Il avait mon adresse. Il vint me voir et me pressa de parler. Je cherchai à gagner du temps. Mon but était de lui échapper, maintenant que j'étais sur une terre libre où il n'avait plus d'autorité sur moi. Mais il ne me lâcha pas. A la fin, exaspéré, je lui dis tout ce que je pensais de sa façon d'agir.

GRAND-GUIGNOL (Tel. 228.24). — 9 h. — La Grande Mort, le Boe de gaz, le Délégué de la 3^e section; le Jeu de l'amour et des beaux-arts; Ce bon docteur.

CAUCUCINES (Tel. 156.30). — 9 h. 00. — Petit C. Tache; X a une suite; A l'heure où les coisirs andalous, opéra, Marguerite Deval.

THEATRE MEVISTO (18, p. St-Lazare) (Tel. 113.67). — 8 h. 30. — Le Petit Terme; Tel. père, Tel. fils; les Ruffians; Jeux à la coq.

POLIES-DRAMATIQUES (Tel. 437.01). — 8 h. 1/2. — Amour et Ch.

COMEDIE ROYALE (25, r. Caumartin) (Tel. 307.36). — 9 h. — Chino passionnel; Et ni vu, ni connu; le Roman chez la postière; revue.

TRIANGLE-LYRIQUE. — 8 h. 1/2. — L'Amour médecin; Phryné.

OLYMPIA (Tel. 807.76). — 8 h. 1/2. — Wagon d'amour; Cochon d'enfant; le Billet de loterie.

ELIZABET (Tel. 271.91). — 8 h. 1/2. — L'Enfant du ma seau.

THEATRE MOLIERE (Tel. 419.32). — 8 h. 4/2. — La Dérangée; la Bague à Chatou.

PAILLARD. — Soirées londoniennes en shillings. Très vend. SOUPERS-GALAS des habits de coul.

MATINEES DE LA VEINISSE (THEATRE FEMINA). — 3 heures. — Malborough (révision de guerre). Pateuins depuis 3 fr. (Tel. 528.68). Métro Alma.

Exposition
Arrivez à 10 h. Visitez la Penitence. Déjeuner au Buffet, midi. Visitez G^e Palais la Sculpture. The elegant à 4 heures.

Spéctacles, Plaisirs du jour.

FOLIES BERGÈRE (Tel. 102.50). — La Revue de 22 tableaux, de M. P.-L. Fiers. 800 costumes; Le Grand Conquêteur; (Castro à Paris); Claudius, Poulgand, Maurer, Morton et Marie Marville. Le M^{or} SALVATOR ROMANO.

OLYMPIA (Tel. 807.76). — 8 h. 1/2. — Paris-Singeries, rev. et 2^e spect. de Max Deary et T. 344.68.

OLYMPIA (Tel. 807.76). — 8 h. 1/2. — Paris-Singeries, rev. et 2^e spect. de Max Deary et T. 344.68.

MARIGNY (Tel. 285.10). — 8 h. 1/2. — Les Soirs à 10^h. M. Mayol, de son report; la Revue Nouvelle; M. Fred. Pascal, Daries, M. Elyette, Gilet, Dalba, etc.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

PARISIENNA (Tel. 156.70). — 8 h. 1/2. — Etrange A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

CIRQUE MEDRANO (Rue des Martyrs, 24) (Tel. 240.65). — 8 h. 1/2. — Attractions nouvelles. Mat. à 2 h. 1/2, j. dim. et fêtes.

TABARIN BAL. — (Tel. 267.92). — Samedi prochain : Fête des Nymphes.

MUSEE GREVIN Palais des Mirages : le Temple hindou, la Forêt enchantée.

TOUR EIFFEL Ouvert de 10 h du matin à la nuit. 1^{er} étage : Restaurant-brasserie. Déjeuners à 4 et 6 francs. — Matin, dim. et fêtes à 3 h.

ENGHIEN. 11 min. de Paris, 152 trains par jour. Etabliss^{ment} thermal, Casino, Théâtre, Concert.

AVIS MOINDRES
Déplacements et Villégiatures des Abonnés du « Figaro »

EN FRANCE
M. Aucco, manoir de Pierrefitte, par Pont-l'Évêque.

EN FRANCE
M. Jules Bernard, à Melun.
M. Raoul Boileau, au château des Roches, par Chambour.
M. Georges Bignon, à Villennes.
M. Henri Cornu, à Marlotte.
Mme Alice Desplanches, à Saint-Jean-de-Luz.
M. Michel Gaidelin, à Créteil.
M. Hocquelin, à May-de-l'Aisne.
Mme Achille Laigne, à Cahors.
M. Georges Ohnet, à Bois-la-Croix.
Mme Emilie Siqué, à Perpignan.
M. Victor Mmond, à Boulogne.
M. Savigne Souvillat, domaine de Janvray, près Aubert.
M. Trouette, à Montgeron.

A L'ÉTRANGER
Mme Candoville, à Klein Flottbeck, près Altona.
Mme Gulbenkian, à Londres.
Mme J.-S. Haskell, à Arnheim.
M. Mens Pien Smiding, à Gènes.
M. Augusto Matte, à Saint-Petersbourg.
M. E. Mallison, à Saint-Petersbourg.
Mlle Naegely, à Berlin.
M. Ischebeke, de la Page, à Madrid.
M. le comte Paul de Pourtales, à Glumbowitz.

ARRIVÉES À PARIS
M. G. Bonthoux, M. Bonaparte Wyse, Mme Bauvieux, M. Léon-Jacques Bloch de Toul, M. Eugène Eugénie, M. Girault, M. le prince J.-A. Ghika, M. A. Ririe, M. Gustave Mouton, Mme Pilet-Grandjean, Mme la comtesse Seruhen, Mme Armand Seligman.

COMMISSAIRES-PRISEURS
A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

AVIS
A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

ADJUDICATIONS
A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

ENVIRONS DE PARIS
VENTE au Palais, le 27 mai 1939, 2 heures.

UN IMMEUBLE A SAINT-MANDÉ
(SEINE), rue Fays, n° 3. Compris rez-de-chaussée et six étages. Cont. n° 143 m. Rev. net, env. 4,800 fr. S'adresser pour renseignements à M^{re} MOULLEFARINE, avoué.

ENVIRONS DE PARIS
VENTE au Palais, le 27 mai 1939, 2 heures.

UN IMMEUBLE A SAINT-MANDÉ
(SEINE), rue Fays, n° 3. Compris rez-de-chaussée et six étages. Cont. n° 143 m. Rev. net, env. 4,800 fr. S'adresser pour renseignements à M^{re} MOULLEFARINE, avoué.

ENVIRONS DE PARIS
VENTE au Palais, le 27 mai 1939, 2 heures.

UN IMMEUBLE A SAINT-MANDÉ
(SEINE), rue Fays, n° 3. Compris rez-de-chaussée et six étages. Cont. n° 143 m. Rev. net, env. 4,800 fr. S'adresser pour renseignements à M^{re} MOULLEFARINE, avoué.

ENVIRONS DE PARIS
VENTE au Palais, le 27 mai 1939, 2 heures.

UN IMMEUBLE A SAINT-MANDÉ
(SEINE), rue Fays, n° 3. Compris rez-de-chaussée et six étages. Cont. n° 143 m. Rev. net, env. 4,800 fr. S'adresser pour renseignements à M^{re} MOULLEFARINE, avoué.

ENVIRONS DE PARIS
VENTE au Palais, le 27 mai 1939, 2 heures.

UN IMMEUBLE A SAINT-MANDÉ
(SEINE), rue Fays, n° 3. Compris rez-de-chaussée et six étages. Cont. n° 143 m. Rev. net, env. 4,800 fr. S'adresser pour renseignements à M^{re} MOULLEFARINE, avoué.

ENVIRONS DE PARIS
VENTE au Palais, le 27 mai 1939, 2 heures.

UN IMMEUBLE A SAINT-MANDÉ
(SEINE), rue Fays, n° 3. Compris rez-de-chaussée et six étages. Cont. n° 143 m. Rev. net, env. 4,800 fr. S'adresser pour renseignements à M^{re} MOULLEFARINE, avoué.

ENVIRONS DE PARIS
VENTE au Palais, le 27 mai 1939, 2 heures.

UN IMMEUBLE A SAINT-MANDÉ
(SEINE), rue Fays, n° 3. Compris rez-de-chaussée et six étages. Cont. n° 143 m. Rev. net, env. 4,800 fr. S'adresser pour renseignements à M^{re} MOULLEFARINE, avoué.

ENVIRONS DE PARIS
VENTE au Palais, le 27 mai 1939, 2 heures.

UN IMMEUBLE A SAINT-MANDÉ
(SEINE), rue Fays, n° 3. Compris rez-de-chaussée et six étages. Cont. n° 143 m. Rev. net, env. 4,800 fr. S'adresser pour renseignements à M^{re} MOULLEFARINE, avoué.

ENVIRONS DE PARIS
VENTE au Palais, le 27 mai 1939, 2 heures.

UN IMMEUBLE A SAINT-MANDÉ
(SEINE), rue Fays, n° 3. Compris rez-de-chaussée et six étages. Cont. n° 143 m. Rev. net, env. 4,800 fr. S'adresser pour renseignements à M^{re} MOULLEFARINE, avoué.

ENVIRONS DE PARIS
VENTE au Palais, le 27 mai 1939, 2 heures.

UN IMMEUBLE A SAINT-MANDÉ
(SEINE), rue Fays, n° 3. Compris rez-de-chaussée et six étages. Cont. n° 143 m. Rev. net, env. 4,800 fr. S'adresser pour renseignements à M^{re} MOULLEFARINE, avoué.

ENVIRONS DE PARIS
VENTE au Palais, le 27 mai 1939, 2 heures.

UN IMMEUBLE A SAINT-MANDÉ
(SEINE), rue Fays, n° 3. Compris rez-de-chaussée et six étages. Cont. n° 143 m. Rev. net, env. 4,800 fr. S'adresser pour renseignements à M^{re} MOULLEFARINE, avoué.

ENVIRONS DE PARIS
VENTE au Palais, le 27 mai 1939, 2 heures.

UN IMMEUBLE A SAINT-MANDÉ
(SEINE), rue Fays, n° 3. Compris rez-de-chaussée et six étages. Cont. n° 143 m. Rev. net, env. 4,800 fr. S'adresser pour renseignements à M^{re} MOULLEFARINE, avoué.

ENVIRONS DE PARIS
VENTE au Palais, le 27 mai 1939, 2 heures.

UN IMMEUBLE A SAINT-MANDÉ
(SEINE), rue Fays, n° 3. Compris rez-de-chaussée et six étages. Cont. n° 143 m. Rev. net, env. 4,800 fr. S'adresser pour renseignements à M^{re} MOULLEFARINE, avoué.

ENVIRONS DE PARIS
VENTE au Palais, le 27 mai 1939, 2 heures.

UN IMMEUBLE A SAINT-MANDÉ
(SEINE), rue Fays, n° 3. Compris rez-de-chaussée et six étages. Cont. n° 143 m. Rev. net, env. 4,800 fr. S'adresser pour renseignements à M^{re} MOULLEFARINE, avoué.

ENVIRONS DE PARIS
VENTE au Palais, le 27 mai 1939, 2 heures.

UN IMMEUBLE A SAINT-MANDÉ
(SEINE), rue Fays, n° 3. Compris rez-de-chaussée et six étages. Cont. n° 143 m. Rev. net, env. 4,800 fr. S'adresser pour renseignements à M^{re} MOULLEFARINE, avoué.

ENVIRONS DE PARIS
VENTE au Palais, le 27 mai 1939, 2 heures.

VENTE au Palais, le 29 mai 1939, à 2 heures.
TERRAIN NEUILLY-SUR-SEINE
A vendre, St Germain, 33^e arr., présu.
Libre de location. Contenance : 350^m environ.
Mise à prix : 50,000 francs.
S'adresser à M^{re} TRAVERS et Pineau, avoués, et à M^{re} Renaudin, notaire à Sceaux.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Chasse, pêche. Téléph. S. ad. Moisy, not. 9, rue de Grenelle, et Vernon, 60, rue de Provence, Paris.

VENTES A L'AMABLE
Province
A VENDRE en totalité ou séparément, à 20 kil. Cas.
2^e ferme, 131 et 23 hect. Grands herbages, 220,000^m.
Ch